

Le choix

Kylie Ravera

[Toutes les fins de mois, monsieur Jacques se rendait au commissariat de Malceny où une charmante policière le prenait par le bras pour l'accompagner et s'assurer qu'il puisse retirer sa pension de retraite au distributeur automatique bancaire sans faire de mauvaises rencontres. Sur le chemin, ils échangeaient sur le temps, sur la vie, ou ce qu'il en restait. Elle lui parlait alors de son fils qui ratait sa quatrième et de son type qui n'aimait pas qu'elle soit flic. Aurait-elle été si agréable si elle avait connu le secret du vieil homme. Si elle avait su ce qu'il cachait dans l'armoire de sa chambre ? Pas le revolver avec la boîte de cartouches. Mais le reste.]¹

L'armoire n'avait pas été ouverte depuis vingt ans. Vingt années pendant lesquelles le mastodonte normand avait surplombé le sommeil agité de René Jacques – quand ce dernier, à force de cachets, était enfin parvenu à le trouver.

Il aurait pourtant été facile de la déplacer dans une autre pièce de l'appartement. Le F4 qu'il occupait seul depuis qu'Emma était partie comptait deux chambres supplémentaires pleines d'un fatras qui ne valait pas plus que du vide. Mais il s'était toujours refusé à la déménager – tout comme de déménager tout court. Car pour cela, il aurait fallu l'ouvrir, cette fichue armoire. Accepter qu'un regard sur son contenu fasse remonter un horrible goût de vase dans sa bouche, lui fichant la nausée. Une nausée, il en était persuadé, qui lui ferait vider tripes et boyaux sur son parquet ciré, qui le viderait d'ailleurs de toute sa substance, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lui qu'une vieille peau fripée.

Se réveiller tous les matins en s'assurant que l'armoire était toujours intacte et inviolée était, à tout prendre, un moindre mal.

Ce jour-là, en revenant de sa visite mensuelle à la banque, René Jacques s'installa comme à l'accoutumée dans son fauteuil préféré, se servit un fond de Laphroaig et s'empara de son quotidien pour parcourir les informations de la journée.

¹ Extrait de « Territoires », par Olivier Norek

Quelques instants plus tard, il se releva d'un pas lourd, laissa son whisky inachevé pour aller s'asseoir sur le rebord de son lit, en face de l'armoire.

Le jour était venu où il allait devoir affronter ses cauchemars.

*

Quand ses doigts noueux se posèrent sur la poignée en cuivre, il eut une pensée pour Emma. Emma qui n'avait jamais su, à proprement parler, mais qui avait fini par tout deviner. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle était trop intelligente pour se laisser berner. Et puis Emma était médecin. Un excellent médecin, capable non seulement de soigner, mais aussi d'écouter. Son ex-femme avait toujours eu un don pour détecter, derrière les toux récalcitrantes et les dos indéfiniment bloqués, l'existence d'une mère trop protectrice ou d'un patron autoritaire. À l'époque, elle avait bien vu qu'il ne croyait pas à la version officielle des faits. Et elle était partie, même si cela devait faire d'elle la méchante de l'histoire. Un comble...

Délicatesse suprême, elle n'avait pas parlé. Elle avait gardé pour elle ce qu'elle avait deviné, et avait emporté définitivement son secret. Deux ans qu'elle était morte, que son corps reposait dans le petit cimetière de Malceny où René n'avait jamais eu le courage d'aller lui rendre visite.

Il n'aurait pas su quoi lui dire, de toute façon. Ça ne sert à rien de demander à une tombe qu'elle vous accorde son pardon.

Il s'essuya machinalement les yeux, se fichant qu'ils soient secs, et raffermi sa prise sur la poignée. Il dut forcer pour la faire tourner mais la porte finit par s'ébranler et s'ouvrit avec un long grincement.

Au lieu de vomir, comme il s'était attendu à le faire, René éternua. De la poussière avait réussi à se glisser par les interstices pour envahir l'intérieur du meuble et, profitant du courant d'air déclenché par le vieil homme, elle envahissait maintenant l'intérieur de ses narines.

Quand le voile de poussière se fut dissipé, les yeux à présent larmoyants de René se fixèrent enfin sur le contenu de l'armoire qu'il y avait lui-même fourré vingt ans auparavant.

Rien n'avait bougé. La cible de fléchettes en liège, constellée de minuscules trous ; le skateboard avec ses autocollants fluorescents ; la coupe argentée venue récompenser une « 2^{ème} place au championnat de bicross Junior de Barrans-les-Pins » ; et puis tous les habits, les jeans, les pulls, les survêtements, les t-shirts, taille quatorze ans. Même cette paire de baskets fétiche customisée avec des rubans.

Un sanglot s'écrasa dans la gorge de René Jacques.

Bon sang, c'était aussi dur que ce qu'il avait imaginé.

Il souffla longuement par la bouche et s'empara délicatement du revolver posé à côté des baskets, frémissant lorsqu'il en sentit le poids dans sa main. Il le glissa dans sa ceinture, s'empara de la boîte de cartouches et chercha des yeux un autre objet.

Il le trouva au sommet d'une pile de classeurs multicolores dont les tranches indiquaient d'une jolie écriture calligraphiée « Mathématiques », « Français », « Histoire-Géo » : un petit cahier à couverture bleue, portant la mention « Dessins – Thomas J. ».

Il contenait des esquisses de voitures, de motos, le prénom graffé d'une fille – Julie. Des rêves d'adolescent, maladroits et touchants. Qui étaient restés des rêves, à cause de lui.

René prit le cahier et alla s'installer devant la télévision qu'il alluma avant d'en couper le son. Il ouvrit le cahier à la page où les dessins s'étaient tus pour laisser la place à sa propre écriture, fine et serrée. En attendant les informations de vingt heures, le revolver posé bien en évidence sur la table en face de lui, il entreprit de relire l'histoire qu'il y avait consignée vingt ans auparavant.

*

« En réagissant avec les sels d'acide nitreux présents dans les sols agricoles mais aussi dans certains aliments, le glyphosate forme le N-nitrosophosphonométhylglycine, substance qui, mise en présence d'une population type de rats, a entraîné au cours de notre expérimentation une augmentation des cas de « Myélome multiple » dans une proportion de 50%. Nous recommandons en conséquence la classification du glyphosate dans la catégorie des « cancérogènes certains » - et que toutes les mesures subséquentes à cette classification soient prises. »

Voilà la conclusion à laquelle était parvenu René Jacques, docteur en biologie émérite à l'institut Pierre et Marie Curie. Cela se passait en 1995, année où, avec l'aide de deux de ses collègues, les professeurs Bernard Laumont et Pierre-Yves Grandec, le spécialiste en biologie cellulaire avait mis un point final à une étude entamée deux ans plus tôt.

Elle concernait le glyphosate – un composé de synthèse employé dans la fabrication de plus de sept cents herbicides, dont le plus connu et largement utilisé : le *Roundup*. Bien sûr, ce n'était pas la première étude sur ce sujet polémique. Mais elle avait été réalisée en usant d'un protocole original : il ne testait pas la substance elle-même – relativement inoffensive prise isolément, mais les dérivés produits lorsqu'elle entrait en contact avec son environnement naturel d'utilisation. Les résultats avaient été éloquentes, et radicalement différents des ronronnements rassurants émis par plusieurs laboratoires jusque-là.

Le moment était venu de remettre le rapport final à la commission gouvernementale chargée de légiférer, au niveau européen, sur le devenir du glyphosate.

Et pour être clair : la conclusion du rapport signifiait son abandon.

Le document avait été imprimé, les trois signatures en attestant la sincérité, apposées, et avec un sens certain du devoir accompli, René avait porté l'enveloppe à Suzanne, la secrétaire du département, afin qu'elle l'expédie au Ministère de la Santé et de l'Environnement.

Aussi avait-il été plutôt surpris lorsque l'enveloppe s'était retrouvée de nouveau devant lui, un peu plus tard dans la journée, agitée entre les doigts nerveux d'un Pierre-Yves Grandec visiblement très ému.

— On ne peut pas balancer ça comme ça, lui avait dit son collègue. Je ne suis pas certain des résultats...

René était tombé des nues. Et au terme d'une discussion qui avait duré plus d'une heure et s'était envenimée dans des proportions invraisemblables, il avait appris la réalité scabreuse derrière ce revirement.

500 000 francs. Voilà l'offre qui avait été faite à Pierre-Yves pour qu'il arrive à « réorienter les conclusions du rapport ».

— Je suis sûr que Bernard et toi pouvez en obtenir autant, avait-il insisté en désespoir de cause. Mon contact... s'est montré ouvert sur le sujet.

René avait jaugé dans un silence glacé le regard fiévreux de son collègue. Et avait fini par déclarer :

— Je vais retirer ton nom du rapport. C'est tout ce que tu obtiendras de moi.

Pierre-Yves avait serré les lèvres, et puis s'en était allé.

Une heure plus tard, un Bernard à l'air ennuyé avait à son tour fait irruption dans le bureau du biologiste.

Finalement, le rapport dévastateur pour le glyphosate qui avait atterri sur le bureau du Ministère n'avait plus contenu que la signature de René Jacques.

*

Ce qui s'était passé ensuite resterait à jamais gravé dans la mémoire du vieil homme. Ses cauchemars étaient là pour s'en assurer.

Deux jours après la remise du rapport. Le 22 juin 1995, un jeudi, vers dix-huit heures.

Emma était de garde à l'hôpital, pour la nuit, et Thomas n'était pas encore rentré de son match de football. René, après avoir garé sa voiture dans la

rue, se dirigeait vers l'entrée de son immeuble quand il avait été interpellé par un motard au visage entièrement dissimulé derrière son casque.

— Vous avez une heure pour contacter le Ministère et leur dire que les conclusions de votre rapport sont erronées. Et n'appellez pas les flics. Sinon... vous ne reverrez pas votre fils vivant.

Ses mains gantées avaient alors tendu un sachet ouvert en direction d'un René abasourdi, un sachet en papier kraft à l'intérieur duquel le biologiste avait regardé machinalement. Et avant qu'il ne puisse esquisser un geste, la moto avait filé dans la rue, emportant le sac et son macabre contenu. Elle n'avait pas de plaque d'immatriculation.

Dans le sac, René avait vu un bouquet de phalanges coupées.

Il avait failli tourner de l'œil sur le trottoir. Il avait grimpé les escaliers quatre à quatre, le prénom de Thomas agitant ses lèvres dans une incantation désespérée. Thomas, leur fils unique, conçu sur le tard alors qu'Emma et lui avaient tous les deux plus de quarante ans et qu'ils avaient perdu l'espoir de devenir parents. Le fils miraculeux, toujours joyeux, sportif, brillant.

Qui avait pu oser mutiler ainsi son enfant ?

Les sanglots se pressaient dans la gorge de René quand il avait atteint le combiné téléphonique posé dans son salon. Il savait qui appeler au Ministère de la Santé pour arrêter tout cela, revoir son fils vivant, le serrer dans ses bras, et il avait commencé à composer le numéro.

Il s'était interrompu avant la fin. Avait reposé le combiné.

L'heure suivante, il l'avait passée prostré sur le sol, à demander pardon à Thomas, à Emma, en pleurant.

À 18h59, il aurait pu changer d'avis, encore...

Mais il avait fait son choix et s'y était tenu. Un choix qui allait à jamais changer leur vie à tous les trois.

*

Quand, à dix-neuf heures, le regard brouillé, les mains tremblantes, René Jacques avait enfin repris le téléphone pour prévenir la police en se maudissant d'avoir attendu aussi longtemps, un bruit de porte en provenance de l'entrée l'avait retenu.

Et il avait dû cligner des yeux plusieurs fois pour être sûr qu'il ne rêvait pas.

— Papa ?

Thomas le regardait avec inquiétude. Les cheveux encore humides de sa douche, son sac de sport toujours en bandoulière, ses deux mains intactes... René était tombé à genoux et avait éclaté d'un rire hystérique.

Son fils avait cru qu'il était devenu fou. Et René s'était demandé comment il avait pu imaginer qu'un lobby industriel serait assez stupide pour prendre le risque d'enlever et de torturer le gamin d'un biologiste reconnu.

Ce soir-là, ils avaient commandé des pizzas et s'étaient loué la VHS de *l'Arme Fatale 3*.

*

L'accident avait eu lieu trois jours plus tard, le lendemain de la communication du rapport de René aux médias. La voiture qui avait renversé Thomas alors qu'il rentrait du collège avait tracé sa route et ne serait jamais retrouvée. Le garçon était mort sur le coup.

C'était en revenant de l'enterrement que René Jacques avait acheté le revolver et la boîte de cartouches, qui contenait une unique balle.

*

« L'information a été confirmée par le Ministère cette après-midi : malgré les pressions exercées par les industriels qui ont produit de nouvelles études, le glyphosate restera sur la liste des substances cancérigènes et ne pourra donc pas faire son retour dans nos herbicides d'où il a disparu il y a vingt ans. »

La main de René Jacques s'abaissa et le revolver quitta sa tempe. Il éteignit la télévision. Le cahier bleu ouvert sur la table racontait une histoire qui ne méritait, pour le moment, pas d'autre fin.

Un jour, ce cahier deviendrait peut-être une preuve. Le jour où Laumont et Grandec se décideraient à témoigner. Le jour où ils cesseraient, à leur tour, de craindre pour la vie de leurs proches. Avec le risque que ce jour n'arrive jamais.

En reportant l'arme et le cahier dans l'armoire, le vieil homme se demanda si Sandrine, la femme-flic mère d'un Kevin de quatorze ans, serait capable de comprendre la décision qu'il avait prise deux décennies plus tôt : celle de ne pas passer le coup de fil qui aurait pu sauver la vie de son enfant.

Peut-être que oui. Ou non. Il ne savait pas.

René Jacques repensa à la dernière phrase écrite dans le cahier de Thomas.

Si c'était à refaire, je le referai.

Un sourire éclaira brièvement son visage baigné de larmes.

C'était ça, son secret. Ce qui faisait de lui un monstre.

Un monstre qui entendait des voix : les murmures reconnaissants des millions d'anonymes dont les vies avaient été sauvées grâce à son choix.